

des m'absenter de Russie pendant quelques semaines pour aller faire une saison à Aix-les-Bains ; je retrouvai, en Savoie, des amis qui me proposèrent l'excursion obligatoire à la Grande-Chartreuse. On n'attend pas que je refasse ici la description du célèbre monastère ; sur ce théâtre suffisamment connu, je puis placer sans préambule la tragédie de pensée que le hasard m'y fit rencontrer.

Nous venions de franchir la porte du cloître, et, suivant l'usage, nous avions fait passer nos cartes au custode chargé d'accueillir les visiteurs. Chaque semaine, le Père supérieur désigne un des chartreux pour cet office. Tandis qu'on cherchait le custode, je m'installai dans la cellule où je devais recevoir l'hospitalité jusqu'au lendemain. J'y étais à peine depuis quelques minutes, quand la porte s'ouvrit.

Le moine qui me salua était de haute taille, les traits de son visage énergique et froid marquaient une singulière distinction. A l'aisance courtoise de son abord, à l'accent des premiers mots qu'il prononça, on ne pouvait pas se tromper sur la condition relevée de cet homme : il avait dû naître et vivre tout en haut du monde qu'il avait quitté. A cette première impression, s'en ajouta vite une autre, qui me causa quelque surprise : au lieu de l'indifférence du mort, du calme définitif que l'on voit d'ordinaire dans les yeux, le regard de ce religieux inconnu trahissait une attente inquiète, une émotion communicative.

« — Je vais contravenir à toutes nos habitudes, me dit-il ; je dois vous faire connaître le nom que je porte dans le siècle ; ce nom vous expliquera peut-être les sentiments éveillés en moi par cette carte où je lis que vous résidez à Saint-Petersbourg. Je suis le Père de Nicolay. »

Le moine n'avait pas besoin d'en dire davantage. Son histoire, souvent racontée devant moi, m'était bien connue. Le général de Nicolay avait été un des plus brillants officiers du Caucase, à l'époque des combats légendaires, alors que Schamyl disputait encore aux envahisseurs les hautes vallées du Daghestan. C'était un frère d'armes de Loris-Melikoff, de Mirsky, de Lazaref, de tous ces chefs qui dirigeaient les armées d'opération en Asie, pendant la campagne de 1877. Il avait commandé le régiment de Rabarda.

En Russie, ce simple rappel de service dispense de tout commentaire : le régiment de Ribarda était l'équivalent de notre premier de zouaves. Dans ce Caucase, qu'on a justement appelé l'Algérie russe,